



Clés de lecture | VOLTAIRE

LE COMMENTAIRE

## Le Mondain et l'éloge du progrès

Voltaire a écrit *Le Mondain*, publié en 1736, dans une chaise de poste, durant le trajet qui l'amenait de Paris à Cirey, chez Mme du Châtelet (cf. p. 46). Œuvre tout en mouvement, improvisation brillante et débri-dée, ce poème a gardé la trace des circonstances de sa rédaction. Il reflète en outre l'existence heureuse et confortable que mène alors Voltaire aux côtés de sa maîtresse. Ces 129 décasyllabes exaltent en effet les satisfactions réservées à une petite élite sociale : maison luxueuse, carrosse fastueux, musique, danse, mets raffinés, joies frivoles, rien ne manque à ce portrait d'un aristocrate jouisseur. Un tel hymne

**Le Mondain n'est pas seulement un éloge décomplexé du luxe, mais bien une ode au progrès.**

au plaisir portait en lui-même un parfum de scandale. Mais Voltaire va plus loin dans la provocation et moque les moralistes austères qui recommandent une vie frugale. Surtout, il n'hésite pas à ridiculiser la Genèse\* en présentant l'« état de la pure nature » comme un âge de dénuement, de saleté et d'ignorance. Sous sa plume ravageuse, Adam et Ève deviennent ainsi des êtres grossiers et crasseux dont nul ne saurait envier le sort. Ces attaques contre la religion, qui culminent dans la formule finale, l'obligent

du reste à s'exiler plusieurs mois en Hollande lorsque le poème commence à circuler à Paris.

### Le bonheur sur terre

Voltaire tentera plus tard à plusieurs reprises de limiter la portée de son texte. Dans sa *Défense du Mondain*, publiée en 1737, il relativise ainsi les idées formulées l'année précédente. Et il fait de même trente ans plus tard dans une nouvelle pièce en vers intitulée *Sur l'usage de la vie* (1770). Dès lors, faut-il réduire les outrances de ce poème au caprice d'un instant, à la plaisanterie d'un homme désireux de vaincre l'ennui d'un voyage ? Ce serait ne garder du Voltaire de 1736 que l'image d'un hédoniste blasé, et ne voir en lui que le porte-parole d'une caste de privilégiés. Ce serait oublier surtout que *Le Mondain* n'est pas seulement un éloge décomplexé du luxe, mais bien une ode au progrès : Voltaire entend montrer que la civilisation est source de bienfaits, et que ceux-ci procurent un bonheur tangible, bien éloigné des promesses illusoire de la religion. Ainsi la véritable provocation du *Mondain* ne réside pas dans l'exaltation du confort matériel, mais dans l'idée que seul le bien-être terrestre est à notre portée.

Rédigé presque vingt ans avant le tremblement de terre de Lisbonne (cf. p. 36), ce texte ne constitue bien entendu qu'un moment de la vie et de l'œuvre de Voltaire. Il n'empêche : les idées défendues dans *Le Mondain* diffèrent déjà en tout point

des conceptions que développera Rousseau tout au long de son œuvre (cf. p. 56). Ainsi le penseur genevois ne partagera-t-il jamais cette foi dans le progrès, lui préférant les charmes de l'existence primitive que Voltaire s'amuse ici à tourner en dérision. De même, le bonheur célébré par Rousseau sera

**Le poème brosse le portrait d'un être social qui trouve son épanouissement dans la fréquentation de ses semblables.**

d'ordre individuel, alors que *Le Mondain* brosse le portrait d'un être social qui trouve son épanouissement dans la fréquentation de ses semblables. En 1736, le jeune Rousseau voue pourtant une admiration presque sans limites à son aîné. L'année suivante, assistant à Grenoble à la représentation d'une tragédie de Voltaire, il sera d'ailleurs ému au point de manquer de défaillir. Mais les vers du *Mondain* montrent que les deux hommes étaient dès cette époque voués à s'opposer, et peut-être même à se haïr. Leurs goûts, leurs idées, leur perception de la nature, leur définition du progrès, leur conception même de l'existence : tout les sépare déjà.

Alexis Lévrier, historien de la presse, maître de conférences à l'université de Reims, auteur, entre autres, des *Journaux de Marivaux et le monde des « spectateurs »* (PUPS 2007).

# « Le paradis terrestre est où je suis »

Regrettera qui veut le bon vieux temps,  
Et l'âge d'or, et le règne d'Astrée,  
Et les beaux jours de Saturne et de Rhée,  
Et le jardin de nos premiers parents ;  
Moi, je rends grâce à la nature sage  
Qui, pour mon bien, m'a fait naître en cet âge  
Tant décrié par nos tristes frondeurs :  
Ce temps profane est tout fait pour mes mœurs.  
J'aime le luxe, et même la mollesse,  
Tous les plaisirs, les arts de toute espèce,  
La propreté, le goût, les ornements :  
Tout honnête homme a de tels sentiments.  
Il est bien doux pour mon cœur très immonde  
De voir ici l'abondance à la ronde,  
Mère des arts et des heureux travaux,  
Nous apporter, de sa source féconde,  
Et des besoins et des plaisirs nouveaux.  
L'or de la terre et les trésors de l'onde,  
Leurs habitants et les peuples de l'air,  
Tout sert au luxe, aux plaisirs de ce monde.  
Ô le bon temps que ce siècle de fer !  
Le superflu, chose très nécessaire,  
A réuni l'un et l'autre hémisphères. [...]  
Quand la nature était dans son enfance,  
Nos bons aïeux vivaient dans l'ignorance,  
Ne connaissant ni le tien ni le mien.  
Qu'auraient-ils pu connaître ? ils n'avaient rien,  
Ils étaient nus ; et c'est chose très claire  
Que qui n'a rien n'a nul partage à faire. [...]  
Admirez-vous pour cela nos aïeux ?  
Il leur manquait l'industrie et l'aisance :  
Est-ce vertu ? c'était pure ignorance.  
Quel idiot, s'il avait eu pour lors  
Quelque bon lit, aurait couché dehors ?  
Mon cher Adam, mon gourmand, mon bon père,  
Que faisais-tu dans les jardins d'Éden ?  
Travaillais-tu pour ce sot genre humain ?  
Caressais-tu madame Ève, ma mère ?  
Avouez-moi que vous aviez tous deux  
Les ongles longs, un peu noirs et crasseux,  
La chevelure un peu mal ordonnée,  
Le teint bruni, la peau bise et tannée.  
Sans propreté l'amour le plus heureux  
N'est plus amour, c'est un besoin honteux.  
Bientôt lassés de leur belle aventure,  
Dessous un chêne ils soupent galamment  
Avec de l'eau, du millet, et du gland ;  
Le repas fait, ils dorment sur la dure :

Voilà l'état de la pure nature.  
Or maintenant voulez-vous, mes amis,  
Savoir un peu, dans nos jours tant maudits,  
Soit à Paris, soit dans Londres, ou dans Rome,  
Quel est le train des jours d'un honnête homme ?  
Entrez chez lui : la foule des beaux-arts,  
Enfants du goût, se montre à vos regards.  
De mille mains l'éclatante industrie  
De ces dehors orna la symétrie. [...]  
Mais du logis j'entends sortir le maître :  
Un char commode, avec grâces orné,  
Par deux chevaux rapidement traîné,  
Paraît aux yeux une maison roulante,  
Moitié dorée, et moitié transparente :  
Nonchalamment je l'y vois promené ;  
De deux ressorts la liante souplesse  
Sur le pavé le porte avec mollesse.  
Il court au bain : les parfums les plus doux  
Rendent sa peau plus fraîche et plus polie.  
Le plaisir presse ; il vole au rendez-vous  
Chez Camargo, chez Gaussin, chez Julie ;  
Il est comblé d'amour et de faveurs. [...]  
Et vous, jardin de ce premier bonhomme,  
Jardin fameux par le diable et la pomme,  
C'est bien en vain que, par l'orgueil séduits,  
Huet, Calmet, dans leur savante audace,  
Du paradis ont recherché la place :  
Le paradis terrestre est où je suis.

LE MONDAIN (1736).

